

II

Où l'on voit que le féminin de Monsanto n'est pas ma santé.

AHHHH ! Bordel de Dieu... J'ai donné un grand coup de pied juste quand je me sentais mourir et j'écarquille les yeux à la recherche de la lumière rassurante de la lune entre les fentes des volets. Quel cauchemar à la con ! J'étais dans la peau du cochon élevé par mon grand-père pendant la guerre et dont mon père m'avait raconté le rodéo épique à une époque où l'on connaissait encore le vrai prix de la viande, le prix du sang à faire couler. Je ne peux m'empêcher de passer ma main sur ma glotte. Tout va bien évidemment... Sauf pour Heike qui s'est retournée en grognant après le formidable coup de pied que j'ai lancé dans mon sommeil. J'espère qu'elle n'aura pas un bleu, elle a de si jolies jambes... Est-ce que c'est la visite que je dois faire à l'élevage de porc du fils Laguigne qui a pollué ma nuit ? Comme c'est drôle les rêves.

Je me lève doucement. Dans ma tête les dernières impressions du cauchemar flottent encore comme des lambeaux de brouillards : en passant devant le lavabo je ne peux m'empêcher de vérifier que je n'ai pas un groin à la place du nez... Mais non, tout va bien, je m'en suis encore tiré ! Quelques aspersion d'eau froide recueillie dans le creux des mains jointes pour nettoyer

mes yeux chassieux, le peigne d'*Almain*¹ ensuite vite passé sur ma touffe poivre et sel, un coup de serviette sur le rebord de l'évier car j'en mets toujours partout et ça en agace certaine, et vite un coup de rasoir électrique, pas le temps de prendre une douche ce matin. De toute façon, vu ce que m'a dit hier au téléphone le fils Laguigne, je n'aurai plus qu'à mettre les fringues au sale après la visite de son royaume :

— Ça pue William, ça pue, tu peux pas savoir... Des fois des dix douches par jour que je prends pour m'enlever c't' odeur de dessus le corps, et rien à y faire, je la sens encore, c'est comme si c'était rentré à l'intérieur de moi !

J'entends la cafetière programmée glouglouter doucement en bas quand je traverse le couloir pour récupérer mes fringues posées dans la chambre. Heike s'est rendormie et je ne peux m'empêcher d'aspirer son odeur de bébé blond germanique qui remplit la chambre. Entre deux fentes, un rayon de soleil en avance sur les autres, un rayon prématuré sans doute, commence à percer et traverse l'étrange capteur de rêve des indiens Huron qu'on a ramené du Québec et qu'Heike a tenu à accrocher là. Rond comme une pleine lune grillagée, il est censé griller dans les mailles de son filet les cauchemars de la nuit : chouette idée et bien utile en vérité !

Le café vite avalé, me voici déjà sur la route de Moulon-sur-Yèvre où se trouve l'élevage de porcs que Laguigne a hérité de son vieux. Il voudrait bien se dépêtrer de tout ça car le cochon, depuis l'arri-

1. Rabelais, *Gargantua*, chap. 21

vée des Danois et des Polonais sur le marché, ça rapporte plus grand-chose. Mais comment faire ? En attendant, il bosse là-dedans comme un dingue avec l'aide d'une psychopathe embauchée pour une bouchée de pain, la seule employée qu'il ait pu trouver dans toute la région, une malade dure au boulot comme lui mais qui déjante dangereusement certains jours de façon totalement aléatoire : la semaine dernière elle a essayé de le tuer avec une clé à mollette parce qu'il avait jeté un mégot dans la pâtée des bestiaux. *Une gitane maïs tu te rends compte, c'était pas si grave !* Ça part toujours comme ça sans prévenir, un vrai cauchemar cette nana rousse, forte comme un homme et ordinairement calme et taciturne. Il en a la trouille, mais il n'ose pas la virer car sans elle il ne pourrait pas y arriver. Et puis, elle ne pense même pas à demander une augmentation... et ça, pour un paysan comme lui, ça vaut bien une prise de risques. On doit se voir pour la vente de la maison située à huit cent mètres de l'élevage, une longère idéalement située au bord de l'Yèvre mais invivable quand le vent d'Est ramène les remugles de la porcherie.

Mon lecteur MP3 distille les vieux tubes de Bashung. *Ma petite entreprise ne connaît pas la crise...* Je chantonne avec lui en pensant à la chouette vie que je me suis faite... Les balades au petit matin, la découverte de petits paradis nichés au creux d'un vallon préservé de la grande culture, les rencontres surprenantes au détour d'un virage : lièvre, chevreuil, goupil, ou papy rougeaud bloquant la manette de sa vieille mobylette bleue... Se méfier de ceux-là à qui je dois les plus rudes coups de volant :

contrairement à leurs engins antédiluviens, ils ne tournent pas au mélange... Cette dernière réflexion m'amène à lever le pied... *Ma petite entreprise ne connaît pas la crise*, et j'aime ces vadrouilles matinales qui sont devenues mon lot quotidien depuis qu'il y a quelques années maintenant, les hasards de la vie m'ont amené à me reconvertir comme agent immobilier¹. *Ma petite entreprise ne connaît pas la crise* et elle « tourne » tranquillement dans la campagne berrichonne sans que j'aie beaucoup à forcer, ce qui n'est pas mon style... L'époque a travaillé pour moi : l'autoroute a mis les fermettes délaissées par les autochtones en mal de confort moderne à la portée des parisiens avides de vieilles pierres et d'exercice physique. Reste à mettre en liaison ces deux peuplades. C'est là que j'interviens pour offrir mes services : diplomate, traducteur, truchement comme aurait dit Jean de Léry², je concilie ces engeances bien différentes, et tout le monde est content. Surtout moi, car au passage j'ai prélevé une petite pincée qui me permet d'offrir quelques bouquets à ma chérie et de compléter ma collection de guitares.

J'arrive maintenant en vue de l'élevage porcin de Robert Laguigne. On a rendez-vous pour qu'il me confie les clés de la maison de son père, clés d'un lieu déserté depuis la mort du vieux qui était bien le seul à pouvoir survivre dans une telle puanteur.

1. Voir *Choc Berry blues* et *Connexions tragiques* du même auteur.
2. Auteur de *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil*, 1578.